

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=SOCO&ID_NUMPUBLIE=SOCO_070&ID_ARTICLE=SOCO_070_0095

Les sociologues ont-ils des comptes à rendre ?. Enquêter et publier sur le front national

par Daniel BIZEUL

| Presses de Sciences Po | Sociétés contemporaines

2008/02 - n° 70

ISSN 1150-1944 | ISBN 9782724631296 | pages 95 à 113

Pour citer cet article :

— Bizeul D., Les sociologues ont-ils des comptes à rendre ?. Enquêter et publier sur le front national, Sociétés contemporaines 2008/02, n° 70, p. 95-113.

Distribution électronique Cairn pour les Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Daniel Bizeul

MÉTIER

LES SOCIOLOGUES ONT-ILS DES COMPTES À RENDRE ?

Enquêter et publier sur le Front national¹

Résumé : Le compte rendu d'enquête dépeint un groupe humain sous un certain jour, parfois qualifiable de positif ou de négatif, et il rend publiques des conduites destinées à rester ignorées. Comment les sociologues font-ils face en pratique à la responsabilité qui en découle, s'efforçant notamment d'être fidèles aux faits et loyaux envers ceux étudiés ? Des solutions possibles sont celles qui ont cours parmi les journalistes et au sein des tribunaux : accorder un droit de réponse, entendre les diverses parties. C'est de cette façon que l'auteur a pu améliorer un compte rendu d'enquête sur les militants du Front national.

S'il participe à accroître la connaissance sur le monde social, notre travail de sociologue a toutefois un résultat plus ordinaire et plus tangible : il aboutit à des textes qui dépeignent un milieu ou une activité sous un certain jour. À une partie des lecteurs, cette perception va pouvoir apparaître bienveillante, lénifiante, complaisante, à d'autres incisive ou hostile. Et, de fait, nombre de comptes rendus d'enquête empruntent le ton du plaidoyer, ou, à l'inverse, celui du sarcasme et de la dénonciation². Même quand ils sont exempts de traits ironiques ou idéalisants, nos écrits se centrent sur certaines conduites et sur certains aspects de l'activité d'un groupe, et pas sur d'autres ; ils fournissent un type d'explication plutôt qu'un autre en usant de mots ayant une certaine coloration morale. De façon presque inévitable, c'est une image plutôt sympathique ou plutôt déplaisante qui va être donnée de ce groupe, sans que nous puissions pour autant être accusés de complaisance ou de partialité.

À chaque fois, lors des diverses enquêtes auxquelles j'ai été associé ou dont j'ai été l'auteur, les appréciations les plus immédiates entre collègues ont ainsi porté sur l'impression d'ensemble se dégageant du milieu social représenté : les chômeurs n'allaient-ils pas apparaître exagérément fatalistes et pitoyables (enquête à base d'interviews réalisée pour la Direction des études de l'ANPE) ? Les nomades n'allaient-ils pas apparaître asociaux, justifiant ainsi de les tenir à l'écart, ou dénués d'une authentique culture, justifiant alors de les

1/ Je remercie Celia Bense Ferreira Alves, Jean-Pierre Briand, Philippe Masson, Henri Péretz, Jacques Siracusa pour leurs critiques et leurs suggestions concernant ce texte.

2/ Pour exemple, le ton ironique de Goffman dans *Asiles* (Fine et Martin, 1990).

Daniel Bizeul

MÉTIER

faire rentrer dans le lot commun ? Les militants du FN n'allaient-ils pas apparaître sous un jour sympathique, en contradiction avec ce que chacun sait, ou devrait savoir, au vu du programme et des slogans de leur parti ? En lien avec cette impression d'ensemble se dégageant du milieu étudié, la partialité du chercheur était sous-entendue, voire explicitement mise en cause : ouvriériste (c'était inévitable de la part de chercheurs communistes), insensible à l'âme tzigane (c'était inévitable de la part d'un chercheur n'ayant même pas appris leur langue), fasciné par l'extrême droite (c'était inévitable de la part d'un chercheur capable de les fréquenter sans haut-le-cœur). À travers l'image qui se dégage du groupe étudié, c'est la qualité morale et le positionnement politique du chercheur qui sont inférés, qu'importe le bien-fondé de son récit.

Loin de pouvoir se cantonner à un exercice scientifique exempt de toute implication morale et politique, le sociologue est partie prenante du drame humain et ses écrits interfèrent avec la vie des autres.

Loin de pouvoir se cantonner à un exercice scientifique exempt de toute implication morale et politique, selon l'idéal de neutralité ou d'objectivité parfois invoqué, le sociologue est partie prenante du drame humain et ses écrits interfèrent avec la vie des autres. Il est loin d'être le seul dans ce cas ; et son rôle spécifique est probablement marginal, en comparaison de celui d'autres acteurs, dans le cours des événements ou dans les décisions des pouvoirs publics (voir notamment Shils, 1980, chap. 5 et 7).

Une partie de nos écrits n'en sont pas moins discutés et utilisés en dehors du milieu académique. Comment faisons-nous face concrètement à la responsabilité qui en découle ? Et comment arrivons-nous à accorder l'idéal de scientificité avec cet engagement de fait, comme humains concernés par ce qui se passe et comme auteurs délivrant une certaine vision des choses ? Mais aussi, en inversant les termes de l'équation, comment essayons-nous de faire reconnaître la qualité de nos analyses, sinon leur supériorité, alors que nous sommes « dans le même bateau » que les autres et pareils à eux ?

Contre la position d'extériorité, naguère valorisée, et contre la proximité unilatérale avec un groupe, il existe un mode de relation plus ordinaire avec l'objet d'étude. Celui-ci prend appui sur le principe d'impartialité, qui oblige à considérer les individus comme égaux en dignité et en intelligence et qui offre en conséquence une chance égale aux uns et aux autres d'être entendus. En sociologie, ce principe consiste à restituer la pluralité des perspectives, ce qui est une façon d'être attentif à la relativité des points de vue et des positions au sein d'un univers social, d'une population, d'un groupe (voir notamment Douglas, 1976 ; Prus, 1996, chap. 1). Il a pour pendant, en droit, l'obligation du juge d'instruire à charge et à décharge ; ceci requiert d'écouter avec soin celui qui accuse tout

comme celui qui est mis en cause, de façon à ce que les versions de l'un et de l'autre puissent être prises en compte, comparées entre elles, confrontées à des témoignages et des preuves matérielles. De façon plus banale, ce principe revient à s'aligner sur l'obligation des journalistes d'octroyer un droit de réponse à des personnalités ou des organisations qui s'estiment injustement traitées. C'est là une idée à laquelle répugnent ordinairement les sociologues. Certes, elle est compliquée à mettre en pratique et son bénéfice pour l'analyse apparaît incertain. Mais, surtout, elle s'apparente à une remise en cause de l'autorité scientifique dont se réclament nombre d'entre eux, puisqu'elle revient à nier qu'il y ait une différence de nature entre leur activité et celle des journalistes, des juges, et, plus largement, de tous ceux qui tentent d'expliquer avec méthode une situation sociale et politique ou les façons de se conduire des individus.

S'il craint que son compte rendu d'enquête ait de graves défauts ou qu'il suscite, à tort ou à raison, des réactions négatives de la part des milieux dépeints, de leurs alliés ou leurs adversaires, des lecteurs habituels de sociologie, le chercheur a le moyen d'y remédier en partie, avant que le texte ne devienne public. Il peut faire lire les premières versions de son texte à quelques membres du milieu étudié tout comme à ses proches collègues et à des familiers du milieu en question. S'il juge fondées les remarques ou les désaccords des uns ou des autres, et en tient compte, il s'approche alors de principes en vigueur chez les journalistes ou dans le cadre judiciaire : il offre un droit de réponse aux membres du milieu étudié, il prend en considération les avis des contradicteurs. Pour illustrer la façon dont une étude peut être améliorée de cette façon, je vais prendre l'exemple de ma propre enquête parmi les militants du Front national.

■ OFFRIR UN DROIT DE RÉPONSE AUX MEMBRES DU MILIEU ÉTUDIÉ

Dans la vie courante, comme en justice, une façon de s'assurer de ce qui s'est réellement passé et du sens à attribuer à une décision, un geste ou un propos, c'est d'interroger les personnes concernées, notamment les auteurs des actes en question et ceux qui en ont été les protagonistes à un titre ou à un autre³. Que plusieurs de ces

3/ L'analyse ici développée vaut principalement pour l'enquête ethnographique à base de familiarité étroite, et de visée analytique plus que dénonciatrice, qu'elle ait été effectuée à visage découvert ou en secret. Même dans ce dernier cas, il est possible de recontacter certaines des personnes avant publication, en révélant son propre rôle, de toute façon proche d'être rendu public, et en indiquant la volonté de « jouer franc jeu ».

Daniel Bizeul

MÉTIER

personnes puissent mentir délibérément, se tromper sans le vouloir, être confuses ou indécises, ce qui est le lot de chacun selon la situation, ne conduit pas à répudier par principe tout ce qu'elles pourraient avoir à dire. Il revient au chercheur de comparer les versions et les explications des uns et des autres, ou, s'il était présent, ce qu'il a vu par lui-même et ce que les divers protagonistes racontent. Il peut aussi recourir aux traces écrites, tels que courriers, agendas, registres, rapports d'activité, et aux enregistrements sonores ou visuels, lorsqu'ils existent.

Nombre de comptes rendus d'enquête, cependant, font état des situations sur un mode purement constatatif, semblable à celui d'un procès-verbal non contradictoire et non discutable dû à un agent assermenté. Ils laissent supposer que tous les participants ont perçu et compris la même chose ou que le chercheur tient sa propre perception pour la seule véritable ou encore qu'il a su faire la part du vrai et du faux sans juger nécessaire d'en informer le lecteur. Il serait certes fastidieux et inutile pour une restitution convenable des événements de faire état de la perception de chaque protagoniste au sujet du moindre propos ou du moindre incident. Cependant, il arrive qu'un haussement d'épaule ou un contour intonatif à peine perceptibles changent la signification d'une phrase, si bien que le développement d'une situation en est transformé. Savoir si un militant du FN a crié « Mort aux juifs ! » d'une voix forte et sur un ton convaincu lors du passage d'un groupe de jeunes juifs, au point d'en avoir été entendu, ainsi que l'affirment plusieurs témoins, ou bien s'il a prononcé ces mots en sourdine et sur un mode espiègle à l'intention des autres militants et après que les jeunes juifs se fussent éloignés, comme cela m'est apparu, a des implications différentes (p. 155-159)⁴. Aussi est-il de la première importance que le chercheur s'inquiète de ce qui s'est réellement passé selon les diverses personnes concernées, telles qu'elles l'ont perçu dans le cours même de l'action, mais également après coup, quand elles y repensent, en re parlent, font le lien avec d'autres informations.

**C'est se
préoccuper
d'analyser un
monde social le
plus réaliste et
véridique qui
soit et c'est se
montrer loyal
envers ceux qui
ont été
fréquentés.**

Ce souci de vérification et de confrontation de la part du chercheur est important à un double titre : c'est se préoccuper d'analyser un monde social le plus réaliste et véridique qui soit, non une version de circonstance ; et c'est se montrer loyal envers ceux qui ont été fréquentés, qu'importe s'il a existé de la sympathie ou de la réputation à leur égard.

4/ Les renvois sans autres précisions concernent le livre sur les militants du FN (Bizeul, 2003).

Quiconque voit ses propos repris ou certains de ses actes relatés au grand jour s'attend à pouvoir donner sa version des faits s'il conteste celle retenue et à pouvoir s'expliquer s'il se sent mis en cause. Une fois reproduite « noir sur blanc » dans un journal ou un livre, une simple phrase que personne n'avait relevée peut d'un coup acquérir la véracité et la consistance d'un fait (Sanjek, 2004, p. 449). Au lieu de rester dans l'oubli, elle peut être citée, être opposée à celui qui l'a prononcée, servir de preuve lors d'un débat ou d'une confrontation entre diverses parties. En un sens, elle devient une pièce à conviction.

Dire à celui qui demande des comptes qu'il se méprend, car c'est d'un autre dont il s'agit, ou lui expliquer qu'il a tort de s'inquiéter, car il reste anonyme et vaut au titre de spécimen, est une façon commode de clore la discussion en ayant le dernier mot. En réalité, l'anonymat est souvent une fiction au sein d'un groupe où chacun a plus ou moins connaissance des idées de l'autre et des péripéties dont il a été partie prenante. S'il arrive que les lecteurs se trompent sur les véritables auteurs des propos ou des scènes qui font rire ou qui font scandale, les répercussions n'en sont pas moins ennuyeuses pour les personnes soupçonnées et pour le groupe, car des remous et des gênes mutuelles ne peuvent manquer d'apparaître⁵. Affirmer que le chercheur n'a pas à se soucier d'éviter de nuire, puisqu'il est inévitable de mettre sur la sellette des personnes ou des institutions par le simple fait de rendre publiques certaines situations, équivaut à se laver les mains des conséquences de ses propres actions au motif qu'il s'agirait de science souveraine. Une chose est de ne rien retrancher de ce qu'il semble fondé de relater ou d'analyser, autre chose est de ne pas s'inquiéter d'être inexact ou injuste si une conséquence possible est de perturber la vie des autres.

Sauf exceptions, les chercheurs s'abstiennent pourtant de revenir vers les personnes concernées afin d'obtenir des remarques sur leur compte rendu d'enquête. Ils se comportent comme si la possibilité d'avoir mal vu et mal compris ne les effleurait pas ou comme si leurs résultats découlaient d'une création si fragile ou d'une procédure si stricte que la moindre réaction pouvait en amoindrir la qualité. Ils affichent aussi la bonne conscience de ceux qui se sentent des droits sur autrui, qu'importe ce qu'ils en ont perçu et compris.

Revenir vers les membres du milieu étudié pour prendre en compte leurs avis ne suffit pas cependant à améliorer la qualité d'une

5/ Comme l'ont découvert quelques chercheurs après la publication de leurs études, notamment Whyte (1955, p. 343-347), Fox (1967), Vidich et Bensman (1968, p. 397), Ellis (1995), Lepoutre (2001).

Daniel Bizeul

MÉTIER

enquête ou à anticiper les conséquences de sa publication. Quand la version du chercheur ne suscite pas de désaccord ou est dite exacte par plusieurs participants, ce n'est pas la preuve définitive qu'elle correspond à ce qui a eu lieu. Les avis provenant de membres du milieu étudié sont en effet d'une tout autre nature que les critiques précises et argumentées des collègues. Une approbation d'ensemble peut être due à une lecture hâtive ou à une compréhension du texte n'ayant rien à voir avec ce qui est écrit, comme le dévoilent des questions précises ; elle peut également provenir de la volonté d'ignorer ou minimiser des divergences, ainsi qu'il est usuel entre personnes de bonne compagnie (Bloor, 2001, p. 391-392). Lorsque les réactions d'un lecteur ont trait à des points précis, ce peut être parce qu'il s'attache aux scènes où il apparaît (Duneier, 1999, p. 349-351) ou parce qu'il craint d'être mis en cause au titre de responsable (Emerson et Pollner, 1988, p. 193) ; son point de vue ne peut manquer d'être biaisé, selon la perception qu'il a de lui ou l'état des lieux qu'il souhaite voir retenu.

Si les avis divergent sur certains points, et si ces divergences persistent après confrontation, sans qu'aucune preuve décisive puisse départager les uns et les autres, le chercheur doit en faire état et s'efforcer d'en comprendre les raisons, à moins qu'il juge mineurs pour son analyse les points controversés, décidant de les écarter. L'hostilité envers le compte rendu au motif qu'il serait empli d'erreurs et malhonnête peut signifier que le chercheur s'est réellement trompé et mérite les hauts cris ; il peut également signifier que le chercheur a parfaitement accompli son travail, ne craignant pas de relater ce qu'il a eu sous les yeux, malgré le désagrément pouvant en résulter pour les responsables d'une organisation ou pour une partie des membres du milieu concerné (Douglas, 1976, p. 126).

La précaution de retourner vers les membres du milieu étudié comporte à l'évidence des limites et ne peut être exercée aveuglément.

La précaution de retourner vers les membres du milieu étudié comporte à l'évidence des limites et ne peut être exercée aveuglément. Ce serait s'interdire de révéler les privilèges des puissants, les pratiques criminelles, les actions hostiles entre groupes, les affrontements au sein des organisations ; ce serait conforter par le silence la honte et la violence dont souffrent diverses populations, du fait de leur pauvreté, de leur sexe, de leurs goûts, de leurs convictions ; ce serait donner une image embellie ou convenue des personnes et des relations entre elles.

Seul le chercheur peut savoir quels compromis il a acceptés, suite aux premiers avis obtenus, ou selon ce qu'il imagine des réactions des futurs lecteurs. Le risque serait d'en venir à censurer des informations avec bonne conscience, après s'être convaincu qu'elles sont

d'un intérêt mineur pour l'étude. Aussi est-il convenable de signaler dans le compte rendu final, ou dans un texte ultérieur, ce qui a été laissé de côté, et pour quelles raisons (voir pour exemple Pinçon et Pinçon-Charlot, 2005, p. 122).

■ ENQUÊTE SUR LE FN : LE SOUCI D'ÊTRE LOYAL ET CONSÉQUENT JUSQUE DANS LE COMPTE RENDU FINAL

Quand le compte rendu de l'enquête sur le FN a été accepté par l'éditeur en vue d'en faire un livre, j'ai aussitôt repris contact avec plusieurs militants ou responsables, les uns parce qu'ils me semblaient pouvoir rendre un avis honnête sur l'ensemble du texte et, notamment, détecter les informations inexactes ou les formules déplaisantes, les autres parce qu'ils apparaissaient dans diverses scènes, parfois à leur désavantage. Un bénéfice secondaire était de faire savoir, dans les remerciements en début de livre, que je m'étais comporté jusqu'au bout en personne loyale et directe, apte à recevoir en face des critiques, voire un désaveu, et disposé à en tenir compte si je le jugeais fondé ; sur quelques points, ce fut en effet le cas. Le principal problème a été la brièveté du temps dont je disposais, alors que plusieurs des militants concernés avaient déménagé à l'autre bout de la France ou étaient absorbés par des soucis les empêchant de lire le texte attentivement : chômage, divorce et dépression pour l'un ; premier emploi prenant, responsabilité exigeante au sein du parti, maladie grave du fils, pour trois autres.

Du moins m'a-t-il été possible d'obtenir des réactions plus ou moins circonstanciées et quelques informations nouvelles, ensuite reprises et signalées comme telles dans le livre, de la part d'une dizaine de militants au total. Quatre d'entre eux avaient lu en entier l'une ou l'autre des versions du texte, à savoir le responsable de l'Entraide nationale⁶ (le pasteur Blanchard), un permanent de l'Entraide à titre bénévole (Alain), un militant de longue date devenu un des cadres du MNR (Jean-Alain), un de mes voisins (Antoine).

Alain ne trouve rien d'essentiel à redire au texte. Il se plaît à me féliciter pour avoir eu le courage d'être honnête dans mes descriptions ; il tient toutefois à me faire préciser que son racisme n'implique pas d'agressions dans le genre des skinheads à l'encontre des étrangers (p. 128). Le pasteur

6/ Il s'agit de l'association caritative, destinée notamment à rehausser l'image du FN, qui a été ma porte d'entrée et mon point d'ancrage dans ce parti lors d'une enquête qui s'est déroulée pour l'essentiel de mi-1996 à mi-1999.

Blanchard constate que le texte est juste, notamment au sujet de l'Entraide, et dépourvu de parti pris. Il tient à me faire nuancer une phrase qui fait état de sa proximité avec Mégret, bien qu'elle soit notoire, car il craint le mécontentement de Le Pen ; quelques mois plus tard, cette précaution est devenue inutile, puisqu'il est licencié. Les principales remarques de Jean-Alain ont pour but de corriger l'image négative du FN : les militants croisés dans le cadre de l'Entraide ne sont pas représentatifs, car plus racistes, plus sectaires, plus violents, plus grossiers que la majorité (p. 38). Mon voisin, quant à lui, se dit impressionné par « la scrupuleuse honnêteté » dont je fais preuve, ajoutant que ce travail rend « son humanité » au militant. Ses remarques, égrenées dans une note de huit pages, puis explicitées en face à face, me signalent quelques formules selon lui inexactes ou de parti pris. Il s'efforce surtout de me convaincre de la réalité du poids tentaculaire des juifs, au travers de ce qu'il appelle le NOMAS (Nouvel Ordre Mondial Américano-Sioniste), tout comme il l'a déjà fait, cinq ans plus tôt, sur le chemin nous ramenant du bar où je l'ai rencontré et interviewé.

Autant que des appréciations sur le texte dans son ensemble ou des remarques sur des points d'ordre général, mon souci était de faire reconfirmer une dernière fois par un ou plusieurs participants la justesse de certains récits et, du même coup, de prendre en compte des désaccords éventuels s'ils me semblaient justifiés ou si aucun argument sérieux ne s'y opposait. Ainsi ai-je fait lire à Christiane, un moment comptable de l'Entraide, deux des passages relatant des événements dont elle avait été partie prenante : une rencontre à caractère officiel avec des fils de harkis en grève de la faim sur l'esplanade des Invalides et la série d'altercations survenues à la tête de l'Entraide, ce qui eut pour conséquence le renvoi d'Alain dans un premier temps, puis son propre départ et celui d'une autre femme, qui faisait fonction de secrétaire, dans un second temps.

Ma restitution des deux événements lui paraît exacte, à une formulation près. Ce qu'elle refuse, en revanche, c'est de se voir nommée « Jeannette », ce qui la vieillit, selon elle (elle a dans les 65 ans) ; son insistance sur ce point me fait la renommer « Christiane », soit le prénom qu'elle aurait aimé porter. Suite à cette confirmation des griefs à l'encontre d'Alain, il me paraît nécessaire de recontacter celui-ci par téléphone, pour lui faire part des accusations contre lui (la version qu'il avait lue ne les mentionnait pas). Il les conteste, ou, du moins, en indique le caractère artificiel de son point de vue. Dans le livre figure un paragraphe où je résume sa version des faits (p. 232), ce qui contribue à donner une vision approchante des événements à partir des indications des uns et des autres. J'ai toutefois omis d'autres accusations, dues à une même personne et difficiles à vérifier, à l'encontre d'Alain : il lui serait arrivé de garder pour lui des dons en argent destinés à l'association ; il aurait assailli une militante au côté de laquelle il dormait dans un fourgon, en compagnie de deux autres militants, lors d'un déplacement en province."

Parmi ceux dont la conduite pouvait être critiquée, au point d'appeler des retours de bâton, une fois rendue publique, figurait le

cadre du FN venu rencontrer de façon quasi officielle les fils de harkis. Dans le manuscrit, je le présentais sous son nom, comme je l'ai fait pour le pasteur Blanchard, puisqu'il détenait une fonction officielle et agissait à titre de représentant de la direction du FN lors de cette visite. Je donnais également des indications sur son origine ethnique et sur son parcours au sein de la police pendant la guerre d'Algérie, tels qu'il me les avait indiqués lors d'une interview dans un bar sélect des Champs-Élysées, peu de temps après la visite aux fils de harkis. À deux jours de la remise du texte, j'ai été saisi d'une ultime inquiétude et ai décidé de révérifier ces informations.

Je l'appelle à son domicile ; par chance, il s'y trouve à ce moment-là. Il se montre affable, comme lors de l'interview. Mais dès qu'il sait qu'un livre va sortir, il paraît effrayé et me supplie de ne pas mentionner son existence, disant que ce serait nuisible à l'un de ses fils qui est cadre dans les CRS et qui a déjà eu des ennuis du fait de la position de son père au sein du FN (il m'en avait parlé lors de l'interview et en semblait profondément affecté). Devant mon refus d'ignorer son rôle auprès des fils de harkis, il m'enjoint de venir le voir chez lui ou dans un lieu à ma convenance pour en discuter ; je lui dis que c'est impossible, puisque je dois remettre le manuscrit le surlendemain ; il menace alors de me poursuivre en justice, disant que je n'ai pas à parler de sa vie privée. Dans le livre, j'ai supprimé son nom, et j'ai écarté les informations, secondaires pour l'analyse, qui touchaient à son origine et à son parcours. En revanche, j'ai eu pour la seconde fois la confirmation d'une information cruciale déjà obtenue lors de l'interview : il n'a jamais été harki, contrairement à ce qu'il avait affirmé avec force à deux reprises aux fils de harkis (p. 86-90). Quand je les ai interrogés sur ce point, par la suite, Alain, Christiane et le pasteur Blanchard m'ont dit être persuadés qu'il avait été harki, selon ce qu'il avait affirmé ce jour-là. En réalité, il s'agissait d'un mensonge destiné à amadouer les fils de harkis pour les faire se ranger sous l'étendard du FN.

Les situations à rebondissements et à plusieurs personnages reliées dans le livre reposent ainsi : sur mes propres observations directes, le plus souvent ; sur les récits d'après coup, avec commentaires et précisions suscités par les questions des uns ou des autres ; sur les confirmations, reconfirmations et nouvelles précisions après lecture du texte par certains des protagonistes.

En obtenant les avis de membres du milieu étudié sur tout ou partie du compte rendu, le chercheur s'assure d'avoir restitué d'une façon acceptable les événements dont il a été le témoin ou un protagoniste. Il s'assure du même coup qu'il ne commet pas d'erreur en décidant de mentionner noir sur blanc des informations qui mettent en cause une personne aisément identifiable. Il obtient aussi de nouvelles informations et entend des points de vue qu'il avait pu ignorer. Il peut également être averti de son éventuelle propension à l'ironie

Daniel Bizeul

MÉTIER

ou à la dénonciation, ce qui entache le texte d'un soupçon de partialité ; il lui est possible alors de corriger les formules inutilement acides et blessantes et de supprimer les détails qui peuvent nuire à certains de ses interlocuteurs sans être pour autant nécessaires à l'analyse.

Ce faisant, le chercheur fait preuve de tact et d'humilité. Il admet n'avoir été qu'un hôte de passage au sein d'un monde dont il a saisi quelques parcelles, en fonction des périodes et des lieux de sa présence, des personnes croisées ou devenues ses intimes, des circonstances de ces rencontres, de ses propres intuitions et cadres de pensée.

Le chercheur admet n'avoir été qu'un hôte de passage au sein d'un monde dont il a saisi quelques parcelles, en fonction des périodes et des lieux de sa présence, des personnes croisées ou devenues ses intimes.

■ TIRER PARTI DES RÉACTIONS NÉGATIVES DES PROCHES COLLÈGUES

Quand il rédige un compte rendu d'enquête, le chercheur est soumis aux contraintes ordinaires de la communication ; à plus forte raison est-ce le cas si le texte doit aboutir à une publication. Il est rare que l'ensemble du matériau puisse être livré en entier et de façon brute, ce qui serait rebutant et d'un intérêt limité ; transcriptions d'interviews et notes de terrain sont en effet constituées de digressions de toutes sortes, de scènes sans véritable portée, de commentaires écrits à la va-vite, d'informations redondantes ou insignifiantes. Un minimum de sélection et d'arrangement est nécessaire pour conduire à un texte qui satisfasse aux codes de lecture en usage et qui s'approche de la dimension habituelle d'un livre⁷.

Mais, surtout, aussi nettoyé et ordonné soit-il, ce matériau n'est rien par lui-même. Sa valeur est celle de pièces au service d'un récit argumenté, d'où il découle une certaine image du milieu ou de l'activité observés ; il s'y adjoint parfois la mise en lumière de processus génériques. Le chercheur est ainsi confronté à des exigences pour partie antinomiques : être fidèle à ce qu'il a vu, entendu, recueilli, compris ; faire toutefois un usage critique et approprié à sa démonstration de ce matériau ; enfin, tenir compte des critères d'appréciation réels ou supposés des divers protagonistes, les uns identifiables, les autres épars et anonymes, qui peuvent être concernés à un titre ou à un autre par son travail.

7/ Moins de 10 % des seules notes de terrain et transcriptions d'interviews, qui se montent à 4,3 millions de signes environ, ont été utilisées dans le livre, composé de 750 000 signes, que ce soit sous forme d'extraits ou d'informations ponctuelles.

En pratique, toutefois, les principaux lecteurs d'enquêtes de sociologie sont les sociologues eux-mêmes, des étudiants, des travailleurs sociaux, des personnes curieuses du monde qui les entoure, autrement dit des groupes ayant des convictions de gauche, plutôt tiers-mondistes, anti-racistes, soucieux de l'égalité des chances, favorables aux minorités souffrantes. L'image attachée aux sociologues est celle d'auteurs dénonçant les injustices sociales, attentifs aux sans-voix, soucieux d'émancipation collective et individuelle. Ces intérêts communs entre auteurs et lecteurs quasi appariés les uns aux autres ont toutes chances de renforcer la propension des chercheurs à étudier les divers milieux sous un certain angle, de sorte que leurs convictions ne puissent pas être contredites ni les attentes de leur clientèle prises à rebours. De ce point de vue, populations nomades et militants frontistes appellent, du fait de l'appréciation morale qui leur est attachée, des écrits de contenu et de tonalité contraires : bienveillants pour les « gens du voyage », qu'il serait inacceptable de stigmatiser davantage, hostiles contre des « racistes » envers lesquels il convient au contraire d'être impitoyable.

S'il m'a fallu deux ans et demi entre la fin de l'enquête au sein du FN, en juin 1999, et l'envoi d'un manuscrit à des éditeurs, au début de 2002, c'est parce que j'ai eu besoin de tout ce temps pour aboutir à un texte satisfaisant : conforme à ce que j'avais observé au cours de ces trois ans de familiarité étroite avec des militants ; accordé aux savoirs et aux perceptions des premiers lecteurs, pour l'essentiel mes proches collègues, concernant un parti d'extrême droite. Entre le compte rendu d'enquête initial et le texte espéré par mes lecteurs, l'écart fut maximal, non tant d'un point de vue strictement sociologique que d'un point de vue moral et politique. La narration ethnographique restituait la culture que je m'étais appropriée, ainsi qu'il est usuel pour un observateur participant ; la particularité de cette culture est qu'elle constituait l'idéologie du Front national, fût-ce avec des écarts d'un militant à l'autre. Ce qui aurait été admissible dans le cas de populations pauvres et ostracisées, comme le sont en partie les nomades, prenait dans ce cas une coloration immorale : le harcèlement de catégories vulnérables par le FN était la négation en acte des convictions humanistes revendiquées par les lecteurs.

Loin de provenir uniquement de l'hostilité à l'encontre du FN, les objections de mes collègues portaient aussi sur ma naïveté et mon inconséquence dans l'approche du monde social. Contrairement à mes principes habituels de travail, j'avais négligé de mettre en évidence les calculs, les manipulations, les faux semblants, tout comme j'avais négligé de recréer le système hiérarchisé dont les militants

Daniel Bizeul

MÉTIER

Une des préoccupations majeures des uns et des autres a été l'acceptabilité politique et morale du texte, autrement dit l'image se dégageant du Front national.

côtés étaient l'un des pôles tandis que l'autre pôle était constitué de ceux qui gèrent cette entreprise collective et en tirent profit.

Le résultat du travail d'enquête a finalement été un livre parce que deux catégories de personnes ont joué un rôle décisif : les proches collègues (au nombre de quatre), les éditeurs de La Découverte (au nombre de trois⁸). Les proches collègues ont amené à des remodelages successifs du texte initial, les éditeurs ont veillé à faire clarifier divers points. Une des préoccupations majeures des uns et des autres a été l'acceptabilité politique et morale du texte, autrement dit l'image se dégageant du Front national ; dans le cas des éditeurs, toutefois, c'est un texte déjà abouti qu'ils ont eu entre les mains. Au-delà de l'image du Front national, c'est aussi la réputation morale du chercheur, de ses proches collègues, de tous ceux contribuant de près ou de loin à rendre public ce travail, qui était en jeu.

Dès nos premiers échanges, un des éditeurs m'a dit, en guise de principe général : « *Il faut faire attention à ne pas trop redresser le bâton dans l'autre sens.* » Autrement dit, il faut veiller à ce que le refus de diaboliser les militants du FN ne conduise pas à une forme de plaidoyer. Un autre a eu pour souhait que l'absence de « diabolisation » revendiquée dans le livre n'ait pas pour conséquence une absence de prise de parti ; en cela, il suivait ses propres convictions et veillait à l'image de gauche attachée à la maison d'édition. Une phrase du texte de quatrième de couverture a ainsi été l'objet d'un bref désaccord. L'éditeur tenait à cette formule : « *Refusant, par principe, de céder à la diabolisation, [l'auteur] fait ici la preuve que la sociologie peut activement contribuer à comprendre le "phénomène FN" pour mieux le combattre.* » J'ai demandé, et finalement obtenu, que soient supprimés les derniers mots (« pour mieux le combattre ») ; outre le fait qu'elle venait parasiter la perspective défendue au long de l'ouvrage, cette formule est une pétition de principe, qui pourrait aussi bien être retournée au bénéfice du FN ; il serait à peine moins exact d'écrire que comprendre le « phénomène FN » c'est aider les dirigeants de ce parti à intervenir plus habilement auprès des sympathisants ou des électeurs. Le même souci de cohérence m'a fait veiller à ce que les éléments visuels de la couverture ne fussent pas antinomiques de l'orientation de l'ouvrage ; ils devaient notamment exclure les signes impliquant le dénigrement ou la mise en cause (symboles nazis, crânes rasés, allures martiales, visages déformés).

^{8/} Au sens strict, il s'agit des deux directeurs de la collection et de l'éditeur, dont les avis se rejoignaient pour l'essentiel.

Au cours des échanges sur le manuscrit, une des préoccupations essentielles a été d'écartier toute ambiguïté d'ordre politique ou moral, qui aurait pu laisser imaginer la moindre indulgence ou compréhension envers le FN. C'est l'introduction qui a suscité le plus d'attention en ce sens. Il m'a été suggéré de rappeler dès les premières pages que le relativisme de l'analyse ne signifiait pas l'équivalence de toute conduite ; si le chercheur s'imprégnait des perspectives d'un groupe à ce point inquiétant, c'était à seule fin d'en rendre compte au plus près, sans pour autant dévier de ses propres convictions. D'où un paragraphe avec pour argument central le recours au « dédoublement de la personnalité » par le policier, le romancier, le sociologue ou l'historien (p. 14). Il m'a également été conseillé de prendre les devants d'inévitables soupçons de proximité avec le FN, en précisant de la façon la plus explicite qui fût, dès l'introduction, que je n'avais pas ce genre de sympathie. C'est ce que j'ai fait, tout en réaffirmant avoir pour visée une enquête aussi impartiale que possible (p. 22) : *« Bien qu'il porte sur une organisation politique qui m'est étrangère et dont je réproouve les principes et les projets, ce livre n'est en rien un pamphlet et refuse tout manichéisme. »*

Avant d'aboutir à un texte pouvant être soumis à un éditeur, à la fin de 2001, il aura fallu un projet d'article infructueux en juin 1999 et trois versions successives du compte rendu d'enquête (avril 2000, décembre 2000, juillet 2001). C'est parce qu'il y a eu ces textes l'un après l'autre, comme autant d'épreuves à chaque fois perdues, que je suis passé d'un écrit qualifiable de « pro-FN »⁹ en 1999 à un écrit final de statut sociologique, exempt d'incertitude morale et politique, en décembre 2001.

Soit le premier dégrossi de l'ouvrage auquel j'aboutis en avril 2000. Il s'agit d'un texte aux formules approximatives, exempt de références et de notes de bas de page, qui permet de se faire une première idée des thèmes, de leur enchaînement, de leur adéquation aux matériaux présentés. Le premier chapitre est celui où s'exprime le plus directement mon degré d'acculturation au milieu étudié, c'est-à-dire, dans ce cas, d'endoctrinement. Il a pour titre « L'imbroglio des opinions ». J'y explique qu'il est insuffisant de s'appuyer sur les discours pour pouvoir statuer sur le racisme d'une personne ou d'une organisation, puisque c'est « un imbroglio ». Les titres des divers paragraphes sont autant de répliques à l'accusation de racisme : « le risque d'être obnubilé par les paroles d'exécration », « le risque d'être

9/ Non que j'ai à un quelconque moment partagé les idées ou les projets du parti ; mais le désir de gagner la confiance des militants et l'alignement sur une vision naïve de l'empathie m'ont progressivement fait perdre une partie de mes repères usuels (voir Bizeul, 2007).

Daniel Bizeul

MÉTIER

obnubilé par les groupes radicaux », « un mouvement éclectique ». Autrement dit, pour peu qu'on écarte une partie des conversations et des discours hostiles aux immigrés, en montrant qu'ils reposent sur des griefs fondés (il faut « restituer les motifs d'indignation ») ou qu'ils sont affaire de plaisanteries (il faut « restituer le contexte d'énonciation ») ; pour peu qu'on oublie les groupes qui sont hostiles au mélange racial ou qu'on tienne pour peu significatif la prédominance des Blancs au sein du FN ; pour peu qu'on s'attache, en revanche, aux expériences de la vie des militants et aux ressorts affectifs qui leur sont liés (comme la volonté de revanche des « expatriés » d'Algérie, la fierté de la patrie de certains milieux, le dégoût de la déchéance de groupes à la dérive), alors il devient impossible de retenir dans son absolu l'accusation de racisme.

Les chapitres 2 et 3 mettent en avant deux thèmes qui peuvent évoquer la sociologie de la déviance et qui seront repris, certes avec un contenu différent, dans les versions suivantes : « faire figure d'ennemi public », « produire une image présentable ». Un des sous-titres manifeste que l'auteur prend nettement le parti de ceux qu'il étudie (« la malveillance des journalistes ») ; d'autres, toutefois, font état des tactiques destinées à offrir une image attractive (« écartier les marques discréditables », « contrôler les militants belliqueux », « afficher les liens avec des personnes de couleur »).

Si je m'abstiens de reprendre à mon compte l'accusation de racisme, c'est parce qu'elle ne coïncide pas avec ce que j'observe au jour le jour ; ou, plus exactement, c'est parce que la plupart des échanges quotidiens n'y diffèrent pas à ce point de ce qui existe ailleurs. C'est sans doute aussi parce qu'elle aurait pour conséquence de me rendre exécration, et donc invivable, ce milieu. J'ai en effet la preuve évidente qu'une partie des militants sont et se revendiquent racistes ; quelques-unes des premières interviews l'ont été avec des adeptes d'une France blanche, par ailleurs négationnistes et admirateurs de Hitler.

Les réactions des lecteurs en marge du texte me signalent rapidement que je parle comme un émule du parti et que je suis devenu étranger aux exigences de ma discipline¹⁰. Que ce soit par affinité ancienne ou par défaut de vigilance, je semble sous l'influence du milieu étudié, l'un des plus ignominieux aux yeux d'un sociologue : l'extrême droite. Je ne peux manquer d'être mis au ban de ma discipline, ce qui va se répercuter sur mes proches collègues, notamment

10/ Utiliser les réactions des proches collègues, même rendues anonymes, comme un matériau parmi d'autres expose au reproche de trahir des échanges privés (pour un exemple, voir Winkin, 1984). C'est cependant un principe dont les sociologues jugent nécessaire de s'affranchir lors de leurs études, sans quoi ils ne rendraient jamais compte des processus réels de la vie sociale.

ceux qui m'ont fait confiance. La violence de certaines formules indique la stupeur et le désarroi de ces collègues ; d'autres ont trait à des formulations définies du texte ou évoquent des pistes d'analyse.

[lecteur 1] « Discours officiel du FN », « En tous points tu justifies ce que craignaient [d'autres collègues] », « Si ceci est publié (je ne le crois pas publiable sauf chez un éditeur sympathisant FN), ton habilitation est problématique (et ne peut avoir lieu avec nous) », « Ayant eu de la non-hostilité pour ce projet, je me trouve non seulement désolidarisé mais stupéfait et très opposé. Tout ceci met en question beaucoup de notre passé, des amitiés, et des engagements scientifiques communs. »

[lecteur 2] En marge du paragraphe sur les journalistes : « Toute cette partie est mal organisée, mal problématisée. Cela donne l'impression vague que le FN se défend contre des journalistes malveillants, qu'il passe à tort pour un "vilain petit canard noir", à tort, à cause de ces journalistes. Alors qu'il faudrait plutôt organiser autour de la notion de façade (Goffman). Comment le FN utilise les journalistes pour défendre ses intérêts, façonner son image ? Comment les journalistes contournent cette façade, ou essaient de le faire ? »

La netteté de ces réactions, et leur tour dramatique, conduisant à mettre en cause des liens majeurs de mon existence, ont provoqué en moi un abattement qui a duré plusieurs mois. La version suivante, en décembre 2000, reçoit un accueil du même ordre ; j'envisage de brûler tous mes matériaux et mes brouillons. En juillet 2001, j'aboutis cependant à un nouveau texte, intitulé : *Faire figure d'ennemi en politique. Logiques et façades des militants du Front national*. La perspective d'ensemble a une tonalité sociologique. Elle laisse toutefois apparaître le souci d'atténuer la responsabilité du FN dans l'hostilité qu'il reçoit. Les remarques globalement sévères d'un proche collègue me rendent soudainement évident le rôle primordial du travail de propagande à destination des sympathisants, ce que j'avais jusqu'alors occulté, tant j'étais imprégné de l'atmosphère du parti.

[lecteur 3] « S'agissant des militants d'un parti, il est étonnant de ne trouver presque aucune analyse des mécanismes propres à un parti, c'est-à-dire de ceux qui relèvent de l'autre scène, celle où les dirigeants et tout l'appareil façonnent et conduisent une collectivité dirigée vers des objectifs. On dirait que la population rencontrée dans ton enquête vaut ici plutôt comme un échantillon de population générale dans laquelle on peut montrer un mélange d'opinions contrastées et versatiles, et comme un support pour un exercice de style répété, "à la Deutscher", sur la contradiction entre "attitudes et actions", sur la versatilité des opinions (et même des comportements, selon les situations). [...] Quoiqu'il m'en coûte de dire une telle chose, je ne te conseille pas de chercher à publier [ce texte]. Je crois que tu t'es fourvoyé. Tu as fait et tu peux faire beaucoup mieux. »

Divers principes d'analyse, en partie induits par la lecture des sociologues, m'aident à réaménager la perspective d'ensemble du

Daniel Bizeul

MÉTIER

texte. Le premier, rappelé par deux collègues, en écho à un texte de Blumer, est de ne pas rester fixé aux interactions entre militants de base, mais de s'attacher aussi aux dirigeants et aux relations entre les uns et les autres. C'est ce que je ferai en montrant le rôle décisif des actions de propagande émanant du haut de l'appareil ; le titre du manuscrit est désormais *Propagande et image de soi au FN*. Un second principe, redécouvert au hasard de lectures destinées à me décentrer de cette enquête, est de traiter toute question du débat public comme liée à « un problème social », selon les analyses de Kitsuse, c'est-à-dire comme une expression des affrontements entre groupes aux perspectives et aux intérêts antagonistes. Se faire un devoir d'émettre un avis autorisé, à la façon d'un expert, sur la nature du FN (est-il raciste, antisémite, violent, dangereux ?), sur des événements du demi-siècle écoulé (le génocide des juifs, le rôle de Papon, la guerre d'Algérie), sur des objets de débat public (l'immigration, l'insécurité), c'est être détourné des enjeux primordiaux au profit des thèmes de prédilection du FN ou de ses adversaires. D'autres principes d'analyse m'ont conduit à faire état des sentiments mêlés impliqués dans « la lutte pour la considération » (selon la formule de Honneth), de l'importance des actions symboliques dans la dégradation ou la réhabilitation d'un groupe (Gusfield), de la relativité des frontières entre ce qui est opposé comme le Bien et le Mal (Hughes, Shibutani).

La version suivante (décembre 2001) ne méritera plus aucune des critiques adressées, à juste titre, aux versions précédentes. Une nouvelle réorganisation de l'ensemble aura lieu, toutefois, pour rendre le texte plus ethnographique et permettre du même coup au lecteur de se trouver de plain-pied, dès le début du livre, avec la démarche du sociologue. L'accès au Front national ayant eu lieu par l'entraide, dont les actions étaient destinées à mettre diverses catégories sociales, notamment SDF et fils de harkis, au service de la propagande du parti, il était logique de débiter l'ouvrage par ce groupe, ce que je n'avais pas fait jusqu'à présent. Cette réorganisation provient de l'avis du quatrième et dernier lecteur parmi les proches collègues ; l'appréciation de ce collègue m'était d'autant plus précieuse qu'il était militant dans divers mouvements, notamment « antifascistes ».

Plusieurs éléments se conjuguent pour expliquer qu'il m'ait fallu près de trois ans, soit l'équivalent du temps d'enquête, pour renouer avec les exigences de mon milieu professionnel : l'engagement dans une enquête par implication directe au sein d'un groupe subissant un antagonisme généralisé de la part des élites et des milieux cultivés ; l'orientation de départ sur des analyses en termes de

**Plusieurs
éléments se
conjuguent
pour expliquer
qu'il m'ait fallu
près de trois
ans, soit
l'équivalent du
temps
d'enquête,
pour renouer
avec les
exigences de
mon milieu
professionnel.**

déviance et de stigmatisation ; la quasi-absence de discussions de face à face et d'exigences de mises au point de la part de collègues au cours de ces trois ans d'enquête ; une certaine inflexibilité dans la décision de restituer au plus près ce que j'avais observé et décelé dans le contact avec les militants ; un sentiment inavouable de vulnérabilité concernant mes proches et moi-même (Bizeul, 2007).

■ CONCLUSION

L'effort de rendre compte des points de vue en présence et des lignes de conflit au sein d'une unité sociale donnée répond d'une certaine façon à deux exigences. L'une est de type scientifique : ne rien oublier ni retrancher des composantes du monde social, ne pas réduire les individus à de simples portraits-robots, car ce serait fonder l'analyse sur des représentations partielles, schématiques, en cela fausses. L'autre est de type judiciaire : ne léser aucune des parties, au point de sembler désinvolte ou de parti pris et de donner ainsi à l'une ou à l'autre un motif raisonnable de réclamer justice. Pour cela, faire en sorte que soit manifeste le souci d'impartialité du chercheur, notamment parce qu'il aura soumis son compte rendu d'enquête à une forme de débat contradictoire et en aura signalé au lecteur les principales conséquences sur le texte finalement publié.

Si l'exigence de type scientifique est aisément admise par les sociologues, sans doute n'en va-t-il pas de même de l'exigence de type judiciaire. Celle-ci est en revanche ordinaire pour des historiens des périodes récentes, qui peuvent être appelés à témoigner en tant qu'experts ou qui peuvent être poursuivis pour atteinte à l'honneur d'autrui ou pour contestation de crimes contre l'humanité¹¹.

Les sociologues représentent une profession dont les membres sont rarement mis en demeure de s'expliquer sur leurs récits et leurs états des lieux concernant la vie collective, alors même que ces écrits concourent à la réputation de catégories, de communautés, de personnes en vue. Ils se retranchent derrière l'objectivité ou la scientificité de leur regard, en se référant à des techniques, des procédures, des codes de déontologie, des valeurs supérieures comme la connaissance désintéressée et le bien public. Ce faisant, ils évitent d'avoir à répondre de leurs écrits auprès de ceux dont ils passent ou se font

11/ Lors de l'enquête sur le FN, j'ai eu à l'esprit que mes écrits pouvaient me valoir des mises en cause publiques ou des poursuites, d'un bord comme de l'autre, tant il était usuel pour les diverses parties d'engager des campagnes de presse et de s'affronter devant les tribunaux, parfois pour de simples phrases sorties de leur contexte. Les éditeurs étaient également conscients de ce risque.

Daniel Bizeul

MÉTIER

passer pour des spécialistes. Il faut admettre que c'est là un privilège démesuré. Probablement est-ce aussi l'indice de la faible considération et du faible impact dont ils bénéficient, sauf exceptions.

Daniel Bizeul
 Université d'Angers
 GETI (Université Paris 8)
 danielbizeul@yahoo.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BIZEUL D., 2003 *Avec ceux du FN. Un sociologue au Front national*, Paris : La Découverte.
- BIZEUL D., 2007 Des loyauté incompatibles. Aspects moraux d'une immersion au Front national. *SociologieS*, <http://sociologies.revues.org/document226.html>
- BLOOR M., 2001 Techniques of Validation in Qualitative Research. A Critical Commentary, In : Emerson R., *Contemporary Field Research. Perspectives and Formulations*, Prospect Heights (Ill) : Waveland, p. 383-395.
- DOUGLAS J., 1976 *Investigative Social Research. Individual and Team Field Research*, Beverly Hills (CA) : Sage Publications.
- DUNEIER M., 1999 *Sidewalk*, New York : Farrar, Strauss and Giroux.
- ELLIS C., 1995 Emotional and Ethical Quagmires in Returning to the Field, *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 24, n° 1, p. 68-98.
- EMERSON R., POLLNER M., 1988 On the Uses of Members' Responses to Researchers' Accounts, *Human Organization*, vol. 47, n° 3, p. 189-198.
- FINE G., MARTIN D., 1990 A Partisan View. Sarcasm, Satire, and Irony as Voices in Erving Goffman's Asylums, *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 19, n° 1, p. 89-115.
- FOX R., 1967 An American Sociologist in the Land of Belgian Medical Research, In : Hammond P., *Sociologists at Work. The Craft of Social Research*, Garden City (NY) : Anchor Books, p. 399-452.
- LEPOUTRE D., 2001 La photo volée. Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue, *Ethnologie française*, vol. 21, n° 1, p. 89-101.
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 2005 *Voyage en grande bourgeoisie*, Paris : PUF.
- PRUS R., 1996 *Symbolic Interaction and Ethnographic Research. Intersubjectivity and the Study of Human Lived Experience*, Albany (NY) : State University of New York Press.
- SANJEK R., 2004 Going Public : Responsibilities and Strategies in the Aftermath of Ethnography, *Human Organization*, vol. 63, n° 4, p. 444-456.

- SHILS E., 1980 *The Calling of Sociology and Other Essays on the Pursuit of Learning*, Chicago : University of Chicago Press.
- VIDICH A., BENSMAN J., 1968 *Small Town in Mass Society. Class, Power and Religion in a Rural Community*, Princeton (NJ) : Princeton University Press.
- WINKIN Y., 1984 Travail ethnographique et objectivation. *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 55, p. 41-45.
- WHYTE W., 1955 *Street Corner Society. The Social Structure of an Italian Slum*, Chicago : The University of Chicago Press.